

Le regard de l'art sur la profession d'interprète

A travers les immenses vitres qui donnent sur la rue, l'amateur d'art, ou simplement le promeneur, remarque trois écrans géants. Sur chacun d'eux, un ou une interprète placé dans un environnement « normalisé » (vêtements sombres, absence de décor, une bouteille d'eau devant soi), articule des phrases que le passant ne peut entendre.

Si la curiosité l'incite à pousser la porte de la galerie [HYPERLINK "http://aiic.net/page/3403/le-regard-de-l-art-sur-la-profession-d-interprete/lang/2" \l "_edn1"1](http://aiic.net/page/3403/le-regard-de-l-art-sur-la-profession-d-interprete/lang/2), il découvrira des écouteurs suspendus au plafond afin de pouvoir suivre l'interprétation de chaque cabine individuellement, tandis que l'espace de l'exposition est rempli du son original, en anglais mâtiné d'allemand, d'une conversation entre trois personnes que l'on ne voit pas. Sur le côté, des écrans plus petits présentent des photos d'un camp d'entraînement en Allemagne qui forme les militaires américains au combat avant de les envoyer en Irak ou en Afghanistan.

Le passant peut-il comprendre réellement ce qui se dit ? L'enregistrement original est confus et indistinct, et les voix se chevauchent souvent. Quant à l'interprétation, elle ne permet pas de reconstituer la conversation dans son ensemble puisque les casques ne restituent que les propos de chaque intervenant séparément.

Il y a quelques mois, l'artiste a pris contact avec moi et mes collègues pour nous proposer cet engagement. Bien que largement inhabituelle, la mission a dû être prise au sérieux, nous avons dû y croire, nous mettre dans le bain. Mais les contraintes n'ont pas été minces.

Le thème, d'abord. Nous connaissons le cadre général de la conversation à traduire, mais celle-ci n'a pas lieu en notre présence : il s'agit d'un enregistrement. De surcroît, celui-ci ne reprend pas la totalité des propos, mais seulement des extraits, sélectionnés par l'artiste selon ses critères personnels.

Le contenu, ensuite. Bien qu'informés dans les grandes lignes des sujets de conversation abordés, nous avons beaucoup de mal à repérer le « message » de chaque intervenant. Leur anglais est sommaire et agrémenté d'accents très prononcés. Ils ne finissent pas leurs phrases. Ils font de nombreuses ellipses ou allusions à un vécu commun ou à des circonstances ou événements qui sont pertinents pour eux (mais dont nous n'avons qu'une idée relative). De plus, la « conversation » se déroule à bâtons rompus. Personne ne prend réellement la peine d'écouter l'autre attentivement. L'absence de tout « modérateur » crée la confusion.

La communication, maintenant. Il n'y a pas de public dans la salle. L'artiste est présente, ainsi que les techniciens, mais nous savons que ce n'est pas à eux que se destine notre travail. Nous savons aussi que nous aurons sans doute un public, mais qui nous écouterait en différé, de manière décalée et peut-être fragmentaire. Cela crée une anxiété particulière, comme lorsque l'on travaille à la télévision pour un public éventuellement nombreux et exigeant, mais dont on ne perçoit pas les réactions. Plus question ici de considérer l'interprétation comme une activité qui contribue à une communication sur le

vif...

Les conditions techniques, enfin (et surtout). Pour ne pas influencer sur la liberté de la conversation, l'enregistrement a été réalisé littéralement « sous le manteau » - le son est exécrable. Les voix se mélangent, il est parfois difficile de distinguer qui parle (et bien entendu aussi qui s'apprête à parler – ou à couper la parole !). Pendant plusieurs minutes, l'enregistrement comporte un passage où les participants discutent deux par deux (en impliquant l'artiste) : le micro n'étant pas dirigé vers quelqu'un en particulier, il ne ressort qu'un brouhaha d'une qualité presque musicale, mais totalement impropre à la compréhension acoustique, et a fortiori à l'interprétation.

Face à ces contraintes multiples et à cette expérience inédite, je me sens fortement remis en cause dans l'exercice même de ma profession : ne suis-je pas, depuis 30 ans, entraîné à œuvrer pour la communication ? Or, de quel type de communication peut-on parler ici, entre trois personnes qui discutent entre elles, mais indirectement s'adressent aussi à un public amateur d'art, ou tout simplement intéressé par les conditions de vie dans un camp militaire américain ?

Le caractère immédiat du travail de l'interprète, en prise directe avec son orateur et son public, se retrouve ici éclaté dans le temps comme dans l'espace. Quel rapport avec la profession ? Mais aussi, quel meilleur moyen de faire réfléchir à ses contraintes, ses enjeux et ses véritables finalités ?

L'artiste ne nous place-t-elle pas face à une sorte de mise à nu des échanges verbaux, en jouant sur l'intégrité du message, voire sur le caractère intime de la conversation, mais aussi sur le rapport entre le sujet du reportage et les acteurs qu'elle y met en scène, tout comme sur le rapport entre producteurs et consommateurs de l'interprétation, en provoquant délibérément un allongement des relations spatiales, une distorsion du temps de la parole, tant prononcée que traduite ? En gommant presque tout à fait la véritable valeur de communication, ne nous y sensibilise-t-elle pas encore davantage ?

Chaque fois que je retourne voir l'exposition et que je m'entretiens avec l'artiste, dont c'était le premier travail avec des interprètes, j'approfondis un peu plus son approche artistique, mais aussi le rapport que je peux avoir avec mon métier. Et je me dis que dans 50 ou 100 ans, bien après que toute trace de mon passage sur Terre et notamment de mon activité professionnelle aura été effacée, cette œuvre d'art alliant son et image sera sans doute plus évocatrice et révélatrice de la profession d'interprète que toute analyse abstraite qui se serait essayée à la décrire. N'est-ce pas là une des vocations profondes de l'art ?

1 **L'exposition** : *The easy way out*, Genève, galerie Ex Machina, janvier-février 2010.

L'artiste : Gabriela Loeffel (formation à Vienne et à Genève, expositions à Genève, Berne, Zurich, Bâle, Berlin, Belgrade, Paris, St. Petersburg, Manchester, Lausanne, Vienne, San Francisco, etc.).

Les interprètes : S. Hengl, B. Krémer, N. Loiseau (diplômés de l'ETI Genève).

Interpreting through an artist's eyes

From the street the art lover or simple passer-by can look through huge windows and see three enormous screens. On each of them an interpreter is situated in a "normal" environment (dark clothes, plain decor, a bottle of water to hand) uttering sentences the passer-by cannot hear.

HYPERLINK "<http://aiic.net/page/3404/interpreting-through-an-artist-s-eyes/lang/1>" If his curiosity is whetted he can push open the door of the gallery. HYPERLINK "<http://aiic.net/page/3404/interpreting-through-an-artist-s-eyes/lang/1>" \l "_edn1" 1 There are headsets hanging from the ceiling so he can follow the interpretation from each booth separately, while the exhibition area is filled with the sound of the original, a conversation between three people we do not see speaking a mix of English and German. At the side smaller screens show photos of an army camp in Germany where American military personnel are trained before being sent to Iraq or Afghanistan.

Can the passer-by really understand what is being said? The original recording is muddled and indistinct, with people often speaking at once. As for the interpretation, it does not allow the listener to recreate the whole conversation because the headsets only provide the contribution of each speaker separately.

A few months ago the artist contacted me and my colleagues to suggest this job. Although very unusual, the task had to be taken seriously, we had to believe in it and really get involved. There were considerable obstacles.

The subject to start with. We knew the gist of the conversation to be translated, but it was not happening in our presence as it was a recording. Moreover it did not include all the words spoken but only excerpts the artist had chosen according to her own criteria.

The content next. Although well versed in the main thrust of the matters discussed, we found it very hard to pinpoint the "message" of each speaker. Their English was rudimentary and marked by strong accents. They did not finish their sentences. They were very elliptical and made reference to shared experience or circumstances or events that were important to them (and of which we had just a vague notion). What is more the "conversation" hopped from subject to subject. Nobody was really bothering to listen carefully to what the others were saying. The absence of a "host" created confusion.

Communication too. There was no audience in the room. The artist was present as were the technicians, but we knew we were not working for them. We were also aware that we would without doubt have listeners, but they would listen off-line, with a time lag and piecemeal. This gave rise to particular anxiety, akin to working for television with its potentially huge and demanding audience, whose reactions you cannot see. So we could no longer consider interpretation as a way to facilitate real time communication...

The technical conditions last (and certainly not least). So as not to break the free flow of conversation recording was done with a hidden machine - and sound was dire. The voices mixed into each other, it was sometimes hard to know who was talking (and who was about to talk - or interrupt). For several minutes of the recording the participants were speaking two at a time (and addressing the artist); as the microphone was not directed at

anyone in particular it produced only a hubbub that had an almost musical quality, but was completely unsuitable for listening and understanding and, by that token, for interpreting.

These impediments and the unusual experience have, I admit, given me cause to reappraise my work as an interpreter. After 30 years am I not adept at facilitating communication? But what type of communication can we speak of here, between three people who are conversing, but also indirectly addressing an audience of art lovers or simply those who want to know what life is like on an American military camp?

Here the immediacy of interpreting, the direct contact with the speaker and the audience, is broken down in time and space. What has this got to do with the profession? And what better way to think about its limits, its challenges and its ultimate purpose?

Does the artist not confront us with a kind of laying bare of verbal exchange, by playing with the integrity of the message and even the intimacy of conversation? But does she not also toy with the relationship between the subject of the report and the actors she directs, as well as with the relationship between the producers and consumers of interpretation, by deliberately inducing a lengthening of spatial relationships, a distortion of speaking time, both of the original and the translation? By all but completely erasing the true value of communication, does she not make us even more aware of it?

Every time I go back to the exhibition and talk to the artist - this was the first time she'd worked with interpreters - I dig a little deeper into her artistic approach and also into my own relationship with my profession. And then I think that in 50 or 100 years time, that is to say when all traces of my presence on earth and my professional activity have long vanished, this work of art that marries sound and image will be more evocative and revealing about the interpreting profession than any abstract analysis that might have attempted to describe it. Is this not one of the ultimate purposes of art?

1 **The exhibition** *The easy way out* Geneva, Gallery Ex-Machina, January - February 2010.

The artist: Gabriela Löffel (training in Vienna and Geneva, exhibitions in Geneva, Bern, Zurich, Basel, Berlin, Belgrade, Paris, St. Petersburg, Manchester, Lausanne, Vienna, San Francisco and others).

The interpreters: S. Hengl, B. Krémer, N. Loiseau (graduates of ETI, Geneva).